

toit veu en une pareille affaire que nous dix ans auparavant.

Car il avoit aussi quitté à Mexique sa compagnie des Philippines, & s'étoit enfuy à Guatimala, où à cause de son sçavoir & de sa capacité, il fut extrêmement traversé par la faction des Crioles; c'est pourquoi il témoignoit tant de joye de voir qu'il pouvoit esperer à present d'avoir assez de Religieux de son côté pour s'opposer à ceux qui l'avoient persecuté.

Le vieux Alvarez ayant été fort touché par cette lettre nous dit après l'avoir leuë qu'il étoit obligé de payer ce qu'il avoit perdu, & que le lendemain il nous enverroit à Chiapa, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il eut trouvé lieu pour nous envoyer en d'autres endroits du Pays, pour en apprendre le langage, afin de pouvoir prêcher aux Indiens.

Après que cet entretien fut fini, nous fûmes derechef nous promener dans le Jardin, qui nous paroissoit beaucoup plus agréable que le matin, par la consolation que nous venions de recevoir du Pere Provincial.

Là sous ces belles allées d'Orangers nous commençâmes à louer Dieu qui avoit eu pitié de nous en notre plus grande affliction, sans oublier le politique & sage Provincial, qui ayant bien voulu perdre son jeu pour notre consolation, il n'étoit pas raisonnable qu'il perdît nos prieres; aussi nous les offîmes à Dieu en ce même lieu-là le priant de bon cœur pour sa santé & prosperité.

Nous demeurâmes dans ce Jardin jusques au souper, en nous divertissant en diverses manieres, tantôt en mangeant des citrons &

des

des oranges douces, & tantôt en cueillant des citrons aigres, & les jettant à la tête les uns aux autres, mais principalement à celui qui avoit souhaité d'être avec Calvo, que nous chassâmes du Jardin à coups d'oranges & de citrons, continuant ce divertissement avec d'aurant plus de satisfaction, que nous voyions que ce bon Provincial qui s'étoit mis sur un balcon y prenoit plaisir, & étoit ravi de nous avoir aussi rejouis.

Nous n'eûmes pas si-tôt chassé l'ami de Calvo hors du Jardin, que la cloche sonna pour nous inviter à souper, & aller retrouver notre meilleur amy Alvarez qui avoit derechef fait servir sa table aussi magnifiquement qu'à dîner.



## CHAPITRE XII.

*L'Auteur part de la petite Ville de Saint Christophle avec son compagnon, après avoir perdu leur liberté qu'ils avoient jouée au triétraq contre des boëres de Chocolate avec le Supérieur du Convent des Jacobins.*

Après le souper il nous dit que le lendemain au matin il nous enverroit à Chiapa, parce que le Prieur lui avoit écrit qu'il vouloit venir au devant de nous & nous

12 don



donner à déjeuner à un bourg qui s'appelle S. Philippe, ce qui nous fit avoir bonne opinion de nous, voyant que des Provinciaux & des Prieurs se mettoient si en peine de nous regaler.

Néanmoins avant que de nous aller coucher, le Provincial nous dit qu'il vouloit encore jouer une partie au trictrac avec nous, pour voir s'il pourroit tirer sa revanche.

Mais comme il étoit rusé & adroit, & qu'il scavoit extrêmement bien le jeu, étant bien assuré qu'il nous gagneroit, il changea la nature de guerre par un mystere que nous ne pûmes comprendre que le jour suivant, ordonnant que si nous le gagnions il seroit obligé de nous donner à chacun une boîte de chocolate, mais que si nous perdions, nous serions ses prisonniers.

Nous commençâmes donc la partie dans l'esperance de gagner, comme nous avions fait cy-devant; mais au contraire il se trouva que nous perdîmes tous les uns après les autres; mais comme nous ne pouvions deviner comme quoi nous pouvions être ses prisonniers, nous ne nous souciâmes pas beaucoup d'avoir perdu.

Néanmoins le bon Provincial nous dit en riant qu'il étoit bien fâché que nous eussions perdu, qu'il souhaitoit pourtant que nous ne tombassions jamais en de plus fâcheuses prisons que les siennes; mais que pour nous consoler il nous vouloit donner à chacun une boîte de chocolate, pour boire à sa santé, & nous rejouir lors que nous serions affligés, pour la perte que nous avions faite.

Nous ne pûmes jamais deviner ce qu'il vou-

loit

loit dire que le lendemain à midy; mais nous crûmes que c'étoit une raillerie, & que tout ce qu'il disoit n'étoit que pour se divertir avec nous comme il avoit déjà fait, de sorte que cela n'empêcha pas qu'après avoir pris congé de lui, chacun ne se retirât avec joye dans sa chambre.

Le lendemain au matin nous trouvâmes deux mulets du Provincial, & deux autres qui appartenotent à ses compagnons, tous sellez & prêts à monter dessus, avec une douzaine d'Indiens à cheval qui nous devoient conduire par une montagne assez difficile, & au travers des bois au bourg de S. Philippe.

Après le déjeuner le bon Provincial nous embrassa en nous disant à dieu, nous suppliant de prier Dieu pour lui, & au reste de n'être point affligés de tout ce qui nous pourroit arriver, nous assurant qu'il nous aimoit & qu'il seroit tout ce qu'il pourroit pour nous rendre service, mais qu'il étoit obligé de se servir d'adresse & de prudence pour fermer la bouche aux Crioles qui nous haïssoient aussi bien que lui.

Après avoir pris congé de lui, nous partîmes de ce lieu-là aux fanfares des trompettes & des hautbois qui marchoient devant nous, & qui par le raisonnement des échos se faisoient entendre tout le long du chemin, depuis le haut de la montagne jusques en la vallée où nous avions laissé le bon vieillard Alvarez dans un fonds environné de montagnes de tous côtes.

Nous ne fûmes pas si tôt montez au haut de la montagne que nous découvriâmes une petite vallée avec la ville de Chiapa des Espagnols & deux ou trois petits bourgs, dont S. Phi-



lippe étoit l'un situé au pied de la montagne que nous avions à monter.

Les trompettes qui marchaient toujours devant nous avertirent assez par leurs fanfares les habitans de Saint Philippe de notre venue, & à nous préparer un second déjeuner, la froideur de l'air que nous avions sentie sur la montagne nous ayant aiguisé l'appetit.

Nous n'eûmes pas fait cinq cens pas en descendant de la montagne, que nous rencontrâmes une vingtaine d'Indiens fort lestes, tous à cheval avec leurs trompettes qui sonnoient devant eux & derrière sur une mule richement enharnachée venoit le Prieur de Chiapa, nommé Pere Jean-Baptiste, qui étoit d'un temperament jovial, mais gras & replet.

Nous ne l'eûmes pas si-tôt abordé, que nous appelant ses freres fugitifs des Philippines, il nous dit que nous étions les bien venus en ce pays-là, & particulièrement qu'il étoit bien aise de nous voir, & qu'il nous donneroit bien de plus agréables divertissemens dans ce Saint Philippe qui étoit proche de là, que nous n'en aurions jamais eu dans le Saint Philippe des Isles Philippines, si nous y avions été.



CHA-



## CHAPITRE XIII.

*Réception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa, & le Supérieur des Jacobins, & de quelle maniere il satisfi à ce qu'il avoit perdu au triébrac le jour d'au paravant.*

EN cette maniere en nous entretenant avec le bon Prieur nous descendîmes joyeusement de la montagne, où nous trouvâmes que tous les habitans du bourg de Saint Philippe nous attendoient tant les hommes que les femmes, les uns nous présentant des bouquets de fleurs, d'autres nous jettant des roses au visage, & d'autres qui dançoient devant nous tout le long de la rue où nous devions passer, que l'on avoit par semée d'herbes & de feuilles d'orangers, & ornée de plusieurs arcs de triomphe faits de festons de fleurs jusques à l'Eglise, où par l'espace d'une demi heure nous fûmes regalez par la meilleure musique de la Ville de Chiapa que le bon Prieur avoit louée tout exprès pour l'accompagner à notre réception.

Après que la musique fut cessée, le Pere Jean-Baptiste s'étant levé debout fit une harangue aux Indiens, les remerciant de ce qu'ils nous avoient si bien regalez, parce que nous étions ses amis, & leur distribua des Indulgences plenières de tous leurs pechez pas-

I4 sez,